Wilhelm von Humboldt : le signe linguistique en question

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini¹

Résumé

Il s'agit ici de mettre en évidence dans l'approche systémique du langage et des langues de Humboldt les conceptions de l'organisme, système qui rayonne sur l'ensemble du projet théorique jusqu'à l'unité minimale de la langue.

Mots-clés: langage ; environnement ; organisation ; système.

Résumé

It is a question here of highlighting in the systematic approach to the language and to the languages of Humboldt the conceptions of the « organisme », the system which shines on the whole theoretical project until the minimal unity of the language.

Keywords: language ; environment ; organization ; system.

¹ CNRS-ATILF / Université de Lorraine

Introduction

Le signe continue à être perçu comme le concept fondamental de l'étude générale des systèmes symboliques alors que le signe linguistique, pourtant concept fondateur de la linguistique moderne, et tout aussi essentiel, n'est guère plus interrogé comme tel. Dans cette coupure épistémologique entre la sémiotique et la linguistique, a-t-on perdu de vue la position cardinale qu'occupe le concept de signe linguistique dans toute approche du langage et des langues ? En effet, quel que soit l'angle sous lequel nous entrons dans la discussion sur le signe linguistique (sa duplicité, son rapport au monde et le rôle de l'homme dans cette relation, la problématique saussurienne de sa signification et de sa valeur, etc.), la définition de cet objet induit toujours une conception particulière de la langue.

Nous allons examiner indirectement quelques traits définitoires du signe linguistique en convoquant W. von Humboldt (1767-1835). Nous nous attacherons aux écrits postérieurs à 1800 car cette date correspond à une évolution de son projet d'une anthropologie comparée vers une linguistique et, comme l'a montré Jürgen Trabant, d'une reconsidération du langage comme signe (Trabant, 1992 : 67). Il s'agira de questionner les caractéristiques du signe dans l'approche globale humboldtienne du langage et des langues qui, bien avant le concept de systémique posé au XX^e siècle par Edgar Morin, répond à la définition : « [d']une interrelation d'éléments constituant une entité ou unité globale » (Morin, 1977 :101) (Chabrolle-Cerretini, 2010 :18).

L'exercice est périlleux. Il n'est pas question de se livrer à un exposé magistral sur le signe chez / par rapport à Humboldt rattaché de façon artificielle et sporadique aux problématiques actuelles d'énaction et d'autopoïèse, par exemple. Se pose alors une question : comment traiter la formulation conceptuelle humboldtienne toute empreinte de son siècle en voulant faire apparaître son actualité dans un XXI^e siècle où les recherches révèlent et précisent par de nouvelles hypothèses conceptuelles chaque jour davantage les contours de la cognition humaine ? L'option que nous choisissons est d'entrer dans le débat par les problématiques et les formulations d'aujourd'hui et de l'alimenter par ce qu'avait perçu et théorisé W. von Humboldt.

Il ne s'agira pas de traiter *in extenso* la problématique du signe linguistique, mais de prendre part à la discussion à partir d'un angle d'approche, celui du rapport que le langage entretient avec l'environnement. Cette entrée respecte la façon originale et résolument moderne dont Humboldt pensait le langage². Elle présente aussi l'avantage d'englober un grand nombre d'aspects théoriques consubstantiels à une théorisation du lien langage / environnement. Cette orientation permettra ainsi de nous poser la question dans un premier temps de la nature de ce lien (1) puis d'évoquer l'implication de l'homme dans cette relation (2) et enfin d'aborder le délicat sujet du sens au cœur de la discussion sur l'unité de la langue retenue par Humboldt, le mot, au détriment du signe (3). L'exercice rencontre une dernière difficulté qui est l'écriture même de Humboldt qui n'est pas terminologique. Le contenu d'un concept n'est jamais enfermé dans une définition lexicographique, mais se constitue au fil des textes. Le texte humboldtien est une pratique de sa théorie qui défend que la langue n'est pas un ouvrage terminé *ergon* mais *energeia*, un processus dynamique, « une activité en train de se faire » (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 183). Il est ainsi compréhensible que ne soit jamais arrêtée une terminologie et que le texte soit la formulation incessante d'une pensée. Enfin à ce choix d'écriture se mêle le contenu même qui est bien une approche du langage envisagé dans ses multiples rapports (langage/pensée, langage/nation, langage/monde, individu/nation/groupe) et dans toutes ses fonctions (historique, sociale, cognitive, expressive et communicationnelle).

² Sur la modernité de Humboldt voir Meschonnic (1995), Hansen-Love (1972) et Chabrolle-Cerretini (2010a).

Tout se tient donc, tout est relié et nous essayerons de tirer juste un fil de cette pensée globale, celui du rapport langage / environnement incarné dans le concept de vision du monde et questionnerons la notion de signe linguistique dans le cadre de cette approche de la langue.

1. Le langage et l'environnement : de la notion d'organisme à l'autopoïèse

Le modèle de l'énaction et de l'autopoïèse semble s'inscrire à la suite de l'idée formulée à la Renaissance, en Occident, que l'être humain est un microcosme dans l'Univers. Entre le XVI^e et le XXI^e siècle, la problématique de la relation entre l'homme et son environnement s'est considérablement complexifiée en reconnaissant la capacité de langage comme la particularité de l'être humain et en la questionnant sur sa place/son rôle dans ladite relation. C'est au début du XIX^e siècle que l'on commence à parler du langage comme un organisme vivant qui évolue au sens de « se transformer » mais aussi de « s'exécuter ». Cette métaphore de la vie est empruntée aux sciences dominantes de l'époque. Chez tous les philosophes du XIX^e, quelle que soit leur exploitation du paradigme de l'organisme, l'idée est bien celle d'évoquer une force, un élan vivant, une évolution, un mouvement qui s'oppose à la compréhension mécaniste du monde.

La pensée romantique définit une organologie : le prototype de l'intelligibilité ne s'inspire pas des formes solides de la géométrie, mais d'une dynamique de la fluidité, métamorphose continue du devenir vital selon l'axe de la croissance et de la dégénérescence. Le thème de l'organisme, ^[1]à tous les niveaux de la réalité, modèle une compréhension souple des phénomènes, à l'imitation de la présence latente de la vie. (Gusdorf, 1982 : 433)

Ce principe organiciste renvoie non seulement à un trait vivant mais aussi à l'idée d'un tout organisé en parties. A partir de là, les conceptions du langage vont diverger sur ce que l'on entend par « organisation » et sur le caractère autonome de l'organisme. Toutes les options sont déclinées, de l'unité du tout qui se développe selon une organisation interne programmée à l'instar du germe de la plante (vie et mort de la langue) jusqu'à, chez Humboldt, l'idée que cet organisme est alimenté de l'extérieur par les locuteurs. Chez le linguiste allemand ce qui est au cœur de cette dynamique ouverte est l'interaction continue et créatrice entre langage / pensée / monde.

Le concept d'organisme chez Humboldt permet une explication de la diversité des langues du tout (le langage) aux plus infimes parties (le mot). En inversant la relation causale généralement émise, le langage, pour lui, s'est révélé indispensable à la croissance intellectuelle de l'homme et a généré un besoin de communication. C'est cette relation d'engendrement-là qui permet à Humboldt de concevoir la diversité des langues comme une révélation de cette dynamique de l'humanité, autant de milliers de fois répétée qu'il y a de langues. Il y a bien une individuation de la partie (le mot > la langue) à partir du tout (le langage) :

Car toutes les langues ne cessent de partager une communauté d'organisme et la différence, voire l'opposition même, ne peuvent être ressaisis qu'au sein de cette identité générale. (Humboldt, trad. Caussat, 1996 : 452)

Ce rapport se vérifie jusqu'au mot « expression du monde » et « œuvre de l'homme » (Humboldt, cité par Trabandt, 1992 :67) :

Le mot est assurément un signe dans la mesure où il est utilisé pour une chose ou un concept mais d'après son type de formation et d'après son action, il est une entité autonome, un individu. (Humboldt, cité par Trabandt, 1992 : 68)

Comme ensemble organisé ouvert, la langue au cœur de toutes les dépendances se maintient dans un flux entrant et un flux sortant continuel de composants de nature diverse mais non véritablement identifiée. À l'entrée, des informations injectées par l'entité humaine, la nation, qui chez Humboldt désigne très précisément des hommes engagés dans la formation d'une langue :

Un groupe d'hommes occupés à donner forme, d'une façon déterminée, à une langue (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 324)

Une nation est, en ce sens, une forme spirituelle d'humanité caractérisée par une langue déterminée et qui s'est individualisée en relation avec une totalité faite d'idéalité. (Humboldt, trad. Caussat, 1996 : 455)

En sortie, des composants qui se retrouveront dans la *forme interne*, forme abstraite, non matérialisée, une dynamique en permanente activité d'où émergeront des éléments plus concrets, des principes de structuration de la langue. Parmi toutes les voies possibles, certaines seront privilégiées et déterminantes aussi pour toute la vie de la langue. Ces principes se réaliseront dans la *structure* de la langue.

Les approches actuelles de la cognition questionnent la manière dont les organismes s'organisent ou plus exactement s'auto-organisent en lien avec l'environnement. On rediscute la notion d'autonomie et celle de la séparation-frontière entre les fractions concernées. Si comme l'écrit J-P Courtial qu'après la cybernétique de l'après-guerre qui considérait qu'un système était « composé d'éléments (dont les objectifs sont spécifiques) qui interagissent par échange d'information, laquelle transite par leurs entrées et sorties sans participer pour autant à leur transformation » (Courtial, 2009 : 149), la systémique de deuxième génération considère que les éléments du système ne sont pas définis à l'avance et que « c'est au contraire, ce qui circule entre eux qui va contribuer à les définir. » (Courtial, 2009 : 149), l'approche du langage humboldtienne se trouve au milieu du gué. Humboldt utilise le concept de système pour l'objet construit en lui accordant à la fois une dimension organique qui par essence pour lui est en interaction avec l'environnement et une dimension systémique.

Humboldt n'est pas le premier à employer le terme de « système » dans un contexte linguistique³ mais il nous a laissé une définition claire et inédite entre 1812 et 1820, en parfaite conformité avec l'étymologie du substantif grec « sustema » qui signifiait une composition, un assemblage⁴.

L'idée évoque, chez lui, tout d'abord, une méthode d'analyse inspirée par son expérience de la grammaire gréco-latine et de la grammaire générale qu'il convient à ses yeux de dépasser.

D'autre part, l'idée de système lui est suggérée directement par la langue et son organisation, c'est un outil conceptuel fabriqué à partir de son observation des langues quand le terme de « grammaire » lui semble trop restreint pour ce qu'il veut désigner : les « lois », l'« organisation », les « rapports » et les « liaisons » entre les éléments.

Le concept de *système* désigne donc la langue, englobe toute la langue et par conséquent ne restreint pas la langue à la structure. Le concept prend ensemble tous les traits définitoires de la langue et toutes les relations tissées par les parties entre elles et les composants de l'organisme :

- la médiation qui s'établit entre la langue et la pensée,
- la dynamique récursive entre la nation et la langue dont on mesure les implications dans la structuration de la pensée et la formation des représentations qui organisent une *vision du monde*.

³ On rapproche souvent Humboldt de Condillac, sur cette question voir Trabant (1992) sur leurs différences philosophiques, Caussat (2004), Chabrolle-Cerretini (2007).

⁴ Les premières attestations de « système » chez Platon et Aristote se lisent dans des contextes littéraire, musical, militaire ou médical mais nullement linguistique.

La langue est bien un système ouvert parce que c'est un organisme vivant. Le concept de système pour désigner la langue est une des conséquences théoriques et méthodologiques de ce que Humboldt a observé du langage comme organisme vivant :

Si la grammaire et le lexique peuvent passer pour l'anatomie des langues, nous sommes ici conduits pour ainsi dire à leurs fonctions physiologiques : il s'agit de reconnaître le mode d'action de leurs parties constitutives, prises à la fois séparément et ensemble, et comment à partir d'elles leur vie organique se configure. (Humboldt, trad. Thouard, 2000 :123)

Humboldt a été amené, de fait, à envisager le langage comme tel, dans son organisation, c'est à dire dans le cadre de principes de régulation, d'ordre, par rapport à sa finalité, son évolution continue, la dépendance des éléments entre eux et l'interaction des éléments avec l'environnement.

Humboldt va très loin dans son assise théorique puisqu'il la puise aussi dans le fonctionnement de l'homme lui-même qui a à sa disposition deux procédés structurants, reliés entre eux, ceux de diviser et de relier, ces procédés se vérifiant notamment, selon Humboldt, dans le processus cognitif et le processus d'articulation. Si l'on considère les traits définitoires de l'autopoïèse, auto-production permanente, interaction avec l'environnement, organisation invariante malgré des changements permanents, nous y sommes. Reste cette entité humaine détachée mais en lien constitutif avec l'entité cognition. Il y a là vraisemblablement la marque du débat de l'époque sur l'autonomisation du concept d'homme auquel Humboldt participe pleinement en s'en distanciant néanmoins puisqu'il va être convaincu que la dimension langagière est au cœur de la compréhension de la diversité des groupes humains. Reste aussi le principe de régulation du système assuré en partie par la structure mais aussi par l'interaction humaine.

2. L'interlocution au cœur de la régulation du système.

En 1812 Humboldt écrit :

Car la langue est partout médiatrice, d'abord entre la nature infinie et la nature finie, ensuite entre un individu et un autre. C'est d'un seul et même acte qu'elle rend possible leur réunion, et qu'elle naît simultanément de cette dernière. (Humboldt, trad. Samain, 2005 : 35-36)

Pour Didier Samain, Humboldt reformule là :

[...] dans sa propre perspective les deux facettes de la relation sémiotique, verticale, de l'homme au monde, comme représentation, et horizontale, d'un sujet à un autre sujet, comme interaction. (Samain, 2005 : 36)

Cohérent avec sa perception de la langue qui est à la fois un « phénomène de l'histoire naturelle » (dynamique aboutissant à la structure) et un « phénomène intellectuel et téléologique » (Humboldt, trad. Thouard, 2000 :75), Humboldt, dans sa théorie globale du langage, conçoit une étape après celle des rapports constitutifs entre pensée < > langue < > monde. Celle-ci est cette fois liée à la fonction de communication.

La compréhension du réel était l'enjeu cognitif de la construction de la langue, le discours, sa finalité. C'est le concept de *vision du monde* qui est pensé dans cette dynamique solidaire du plan de la structure et de celui du discours. Dans un texte de 1827, le concept est situé par rapport à la fonction cognitive :

Cependant, le langage n'est en aucune manière simplement un instrument de compréhension, mais l'empreinte de l'esprit et de la vision du monde des sujets parlants. (Humboldt, Trabant, 1994 :162, trad. personnelle)

La *vision du monde* peut être définie comme la manière d’appréhender le monde. Pour Humboldt, chaque langue propose une représentation linguistique du monde. Ce rapport au monde se matérialise dans la structure. L’interaction, l’« échange social » est le lieu de régulation de cette appréhension du monde. C’est en effet dans la relation interlocutive que la représentation de l’objet doit être validée. Elle le sera dès lors qu’elle sera reproduite par autrui. Humboldt donne ainsi le dernier mot, c’est le cas de le dire, à l’individu. C’est l’individu qui crée du discours à partir de la langue (conception large de la langue), qui arbitre continuellement la relation entre la langue et un peuple en faisant les liens, en construisant et en reconduisant le système de représentation du monde. La dernière étape du processus cognitif est ainsi l’interlocution où s’opèrera l’entente entre locuteurs sur la *vision du monde*.

3. De la perception de l’objet au mot

Les questions consécutives à la reconnaissance d’une dimension cognitive à la *vision du monde* sont nombreuses. Elles concernent, entre autres, la modalité de la formation des représentations et la définition de l’unité de la langue qui en découle, en l’occurrence, le mot, puisque c’est celui-ci que Humboldt a défini comme la plus petite unité « qui fait accéder le concept à l’existence individuelle dans l’univers de la pensée » (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 86).

Humboldt propose en 1820 une formalisation assez détaillée de cette activité déclenchée par l’homme qui n’est pas une simple perception, mais « un acte de représentation du donné sensible qui est orienté, ordonné en fonction d’une règle » (Caussat, 2004 : 58). Cet « acte de représentation » est une opération de synthèse⁵ qui se décompose en quatre étapes qui doivent se réaliser pour que le processus du langage s’accomplisse :

1. La phase de représentation de l’objet par l’esprit, la perception subjective de celui-ci :

l’activité subjective donne forme à un objet dans la pensée. Car il n’y a pas une seule espèce de représentation qui puisse être regardée comme la pure réception d’un objet déjà donné. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 194)

2. La représentation elle-même :

l’activité des sens doit avoir une liaison synthétique avec l’action interne de l’esprit, et c’est de cette liaison que s’arrache la représentation qui, face à l’énergie subjective, s’investit en objet et fait retour à son origine en s’offrant à être perçue sous une forme renouvelée. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 194)

3. La réalité acquise de cette représentation dès lors que l’individu entre en communication avec autrui et se réfère à cette représentation :

C’est là qu’apparaît le rôle indispensable de la langue : en elle se déploie le double mouvement de la tension spirituelle, se frayant une issue par les lèvres et faisant retour à l’oreille sous la forme de ce qu’elle a produit. La représentation se voit ainsi transposée en objectivité sans être pour autant soustraite à la subjectivité. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 194)

4. La réalité obtenue dans la réciprocité quand autrui la reproduit :

Une telle opération est le privilège exclusif de la langue ; et, sans cette transposition incessante qui, proférée ou même implicite, effectue le passage de la subjectivité à l’objectivité avec retour au sujet, il est impossible de rendre compte de la formation du concept et, en général, de toute pensée véritable. (*Ibid.*, 1974 : 194)

⁵ Sur l’activité de synthèse chez Humboldt voir J. Trabant (1999).

Humboldt relie ce processus de représentation du monde au mot. Humboldt motive son choix du mot en le confrontant au signe et le symbole. Les trois entités ont en effet en commun de désigner un concept, de pouvoir tenir lieu de quelque chose. Cependant, elles se différencient, comme le synthétise J. Trabant sur les critères « d'arbitra[rité], d'iconicité, de divisibilité et de fusion de l'expression et du contenu » (Trabant, 1992 : 86).

C'est tout d'abord sur la conception de la signification que Humboldt prend ses distances par rapport au signe et au symbole. Humboldt ne s'inscrit pas dans cette conception traditionnelle du signe qui invite à penser la langue comme servant à désigner le monde de façon objective ou, plus exactement, sans faire entrer la subjectivité dans le rapport entre la langue et le monde. Pour lui, le contenu du symbole est une vision de la chose qui rend l'abstraction difficile et le contenu du signe correspond soit à la chose même, soit à un concept créé par l'entendement. Le signe et le symbole ont un contenu déterminé alors que le mot apparaît à Humboldt comme un espace d'indétermination conforme à sa conception de la production de la représentation en faisant entrer une dimension subjective. Le mot permet de se représenter la chose de façon diverse et sa forme matérielle, le son, assure les contours de cet espace. J. Trabant évoque chez Humboldt en le citant une « [...] indétermination des contenus linguistiques » comme la condition de possibilité de la pensée car « elle est une indétermination sans laquelle la spontanéité de la pensée serait impossible » (Trabant, 1992 : 73). Cette conception n'est pas sans rappeler les discussions modernes sur le caractère public ou privé du sens. Si l'on considère la conception du mot humboldtienne dans son approche globale du langage, nous avons une aptitude humaine au langage née d'un besoin intellectuel qui a engendré un besoin de communiquer. Nous pouvons alors estimer que nous sommes dans une perspective où c'est le mot qui détermine l'objet. Si l'on ajoute la part d'indétermination nécessaire pour que l'objet soit pensé, nous nous approchons de la thèse du caractère privé du sens. Le sens est du côté du mot, non du côté de la référence.

C'est ensuite sur la relation existant entre l'élément phonique et la signification que Humboldt va continuer à marquer sa différence en reconsidérant l'arbitrarité du signe linguistique et l'iconicité du signifiant. Humboldt confère au mot deux aspects indissociables, une substance sensible, le son, qui doit être associé à un concept sans lequel il n'est rien car c'est lui qui permettra d'évoquer le concept par une forme. De même, le concept ne peut atteindre son achèvement que dans le son. Le son et le concept forment cet être unique que nous évoquions plus haut, une « unité en partie double, résultant de la convergence du phonétisme et du concept » (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 213). Les deux composantes sont inséparables :

L'emploi de l'élément phonétique pour marquer le concept suppose la conjonction d'instances dont l'hétérogénéité reste irréductible. Il n'empêche que le concept est aussi peu susceptible de s'émanciper du mot que l'homme l'est de répudier les traits de son visage. Le mot est la figuration qui lui confère l'individualité et, si le concept veut y renoncer, il ne peut le faire qu'en se réinvestissant dans d'autres mots. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 247-248)

Les composantes sont liées (articulées) mais de poids différent dans la construction du mot. Il y a du côté phonétique, un possible plutôt fini (assurant aussi la stabilité du système) alors que du côté conceptuel, le possible est infini :

L'essence de la cohésion phonétique des mots repose sur l'existence d'un nombre restreint d'éléments phonétiques radicaux, constituant le support du répertoire lexical et pouvant recevoir des adjonctions et des variations qui ouvrent des possibilités de détermination toujours plus fines et plus complexes aux concepts. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 251)

La connexion entre le concept et le son peut se réaliser de trois façons.

1. Par imitation immédiate, c'est-à-dire que la langue reproduit autant que possible l'impression perçue de l'objet par l'ouïe.
2. Par imitation symbolique qui s'appuie sur un symbolisme phonétique immanent aux éléments phonétiques.
3. Par similitude phonétique des concepts proches qui ont reçu des sons également proches.

Cette troisième possibilité renforce une fois encore l'idée de système développée par Humboldt puisqu'elle repose sur une organisation systémique des sons de la langue analogue à celle des concepts. En effet la combinaison de l'élément phonique avec le concept est dépendante d'un troisième élément de nature sensible qui va faciliter cette convergence. Humboldt illustre cette cohésion de la langue à l'œuvre dans ce rapprochement en prenant l'exemple du concept « épanouissement » pour lequel l'association d'un élément sonore n'a été possible que parce que la langue avait déjà représenté le concept « jaillir ». Pour Humboldt « les mots étant toujours couplés à des concepts, il est naturel d'utiliser les voisinages phonétiques pour désigner les voisinages conceptuels. » (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 213). Les mots forment ainsi un ensemble organisé :

Ce répertoire forme un ensemble unifié, parce que c'est une seule et même force qui l'a produit et que cette production s'est poursuivie selon un enchaînement indivisible. Son unité repose sur la cohésion –régie par l'affinité des concepts– des intuitions médiatrices et des éléments phonétiques. (Humboldt, trad. Caussat, 1974 : 250)

Conclusion

Nous avons essayé de montrer la cohérence théorique de Humboldt dans son approche du tout-langage à la partie-mot. À plusieurs reprises, nous avons constaté une certaine clairvoyance dans sa vision de la langue comme système qui permet de confirmer que l'approche humboldtienne demeure intéressante à découvrir à la lumière des théories modernes. Cette cohérence et cette modernité se sont vérifiées par rapport à la question du signe linguistique. L'unité infime de la langue est le mot, déjà tout investi du rapport homme-environnement que Humboldt essaie de poser en unissant sensibilité et entendement. En insistant sur l'étape cardinale de la perception de la chose, Humboldt prend position sur l'arbitrarité. Il ne peut concevoir l'unité de la langue à deux faces figées et indissociables. S'il y a bien un contenu qui va s'unir à une forme, le premier n'est pas déterminé. Le sens a un caractère privé. S'ensuit naturellement une approche renouvelée de l'aspect conventionnel que l'on prête à l'unité. Chez Humboldt, il y a discussion de ce sens partagé et c'est l'interlocution qui est l'instance de cette régulation. Humboldt a ainsi pensé ensemble le lieu de constitution de la communauté d'expérience, le lieu où se valide ce rapport au monde et celui où l'on accepte le rapport que chaque individu entretient avec la langue.

Références bibliographiques

- CAUSSAT, Pierre, (1974). *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Paris : Seuil.
- CAUSSAT, Pierre, (1996). *La langue source de la nation*. Sprimont : Mardaga.
- CAUSSAT, Pierre, (2004). La confrontation entre analyse et synthèse : Humboldt avocat de la révolution kantienne face à la pensée héritée de Condillac. *Kodikas/Code*, 27 (1-2), *Sprachdenken zwischen Berlin und Paris, Wilhelm von Humboldt. La pensée linguistique entre*

Berlin et Paris, Wilhelm von Humboldt.

CHABROLLE-CERRETINI, Anne-Marie, (2007). *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique.* Lyon : E.N.S. Edition.

CHABROLLE-CERRETINI, Anne-Marie, (2010a). Humboldt et la diversité des langues. Questions d'actualité. *Faits de Langue, Les Cahiers*, 2, 267-285. Paris : Ophrys.

CHABROLLE-CERRETINI, Anne-Marie, (2010b). Les notions de centre et de périphérie : une certaine idée de l'organisation du système linguistique. *Écho des études romanes*, VI (1-2). Disponible en ligne sur <<https://www.eer.cz>> (consulté le 23 novembre 2018).

CHAMAK, Brigitte, (2004). Sciences cognitives et modèles de la pensée. *Sens public.* Disponible en ligne sur <<http://www.sens-public.org/article30.html>> (consulté le 23 novembre 2018).

COURTIAL, Jean-Pierre, (2009). « Connaissance et conscience par couplage biocognitif. » *Bulletin de psychologie.* N°500.

DOUAY, Catherine & ROULLAND, Daniel, (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, répliation.* Limoges : Lambert-Lucas.

GUSDORF, Georges, (1982). *Fondements du savoir romantique.* Paris : Payot.

HANSEN-LOVE, Ole, (1972). *La révolution copernicienne du langage dans l'œuvre de Wilhelm von Humboldt,* Paris : Vrin.

MESCHONNIC, Henri, (1995). Penser Humboldt aujourd'hui » in H. Meschonnic (dir.), *La Pensée dans la langue. Humboldt et après* (p.13-50). Saint-Denis : PUV.

MORIN, Edgar, (1977). *La méthode* (t. 1). Paris : Seuil.

SAMAIN, Didier, (2005). Annonce d'un essai sur la langue et la nation basque avec indication du point de vue et du contenu de l'ouvrage. *Verbum*, XXVII (1-2). *Wilhelm von Humboldt, les langues et sa théorie du langage.* Nancy : Les Presses Universitaires de Nancy.

THOUARD, Denis, (2000). *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage.* Paris : Points Essais.

TRABANT, Jürgen, (1992). *Humboldt ou le sens du langage.* Liège : Mardaga.

TRABANT, Jürgen, (1994). *Über die Sprache.* Tübingen-Bâle : Francke Verlag.

TRABANT, Jürgen, (1999). *Traditions de Humboldt.* Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.